

CHACUN POUR SOI. — CHACUN CHEZ SOI.

Défense
de la morale,
de la famille
et de la propriété.

L'ÉPOQUE

Plus d'utopies.
Abolition
du socialisme.

JOURNAL DES HONNÊTES GENS.

Explications. — Lettre d'un ouvrier sur Louis Blanc. — Correspondance. — Plus de voleurs ! — Le Banquet à 25 centimes. — Décret de vente des routes et du pavé des rues. — Le Fusil de chasse, par Lachambeaudie. — Aneries socialistes.

EXPLICATIONS.

On nous félicite de toutes parts sur la résurrection de *l'Époque*. On nous demande des nouvelles de M. Granier Cassagnac, de M. Solar, de tous ces messieurs.

Nous sommes fort embarrassés pour répondre.

Nous avons fait chercher M. Cassagnac dans tout Paris, au Café anglais, au tir de Renette, aux Frères Provençaux, chez tous les gentilshommes de sa connaissance, impossible de le trouver. On nous assure que le roi de Naples vient de le faire enlever, et le tient enfermé dans une des tours du château de l'OEuf, où, gardé à vue par deux lazaroni, il rédige en ce moment un nouveau journal, le BOMBARDEUR NAPOLITAIN.

M. Solar vient de fonder une société pour l'exploitation des noyaux d'abricots, qui lui prend tout son temps.

Les autres membres de la rédaction sont tous devenus républicains de la veille : c'est comme un fait exprès.

Deux commissionnaires chargés de sacs de mille francs (le billet de banque n'est plus sûr), se sont présentés de notre part chez M. Paul Féval, que nous persécutons pour avoir un roman de sa main, *le Père du Diable*. Ses opinions politiques ne lui permettent plus d'écrire dans *l'Époque*. Il est demeuré inflexible.

Après mille recherches, nous avons enfin recruté de l'ancien personnel, deux plieuses qui se trouvaient sans ouvrage.

C'est assez pour garantir au public que nous tiendrons les promesses de notre titre.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons la lettre suivante que notre impartialité nous fait un devoir d'insérer.

« Au citoyen Odilon Pinchon.

« Vous parlez de Louis Blanc comme un ingrat. C'est Louis Blanc qui vous a sauvés tous dans les jours d'agitation universelle qui ont suivi la révolution ; c'est lui qui a soutenu le choc de toutes les colères amassées dans le peuple par la misère et un long oubli ; c'est lui qui s'est présenté au-devant de ces flots tumultueux de travailleurs qui se répandaient par la ville, sombres et menaçants ; c'est lui qui a calmé les cœurs soulevés en y faisant entrer l'espérance, l'espérance qu'on voudrait nous défendre aujourd'hui. Sans argent, sans moyens d'action, avec un seul factionnaire à la porte du Luxembourg, et sa parole pour toute richesse, il a fait ce que les millions et les régiments n'auraient jamais fait : il a renvoyé les travailleurs dans les ateliers.

« Où étiez-vous alors, vous qui parlez de Louis Blanc avec ce mépris superbe ? Où étaient ces phalanges bruyantes, si promptes à courir aux armes aujourd'hui ? Vous sentiez tous au fond de vos cœurs que les travailleurs avaient raison, et vous l'abandonniez à sa lourde tâche. Lourde et périlleuse, sachez-le bien, car il n'avait rien à donner, et ceux qui demandaient étaient pressés.

« Ses anciens collègues de l'Hôtel de Ville voulaient tout à l'heure l'offrir en holocauste aux rancunes aveugles qui groudent autour de lui. Ingrats et insensés !

« Ingrats, car ils ont oublié que Louis Blanc s'est dévoué pour eux, qu'il leur a laissé sa part du pouvoir pour emmener avec lui au Luxembourg, quitte à être dévoré par elle, cette foule affamée qui les assiégeait d'heure en heure. Ils ont oublié cette parole sublime obtenue par lui : « Nous avons trois mois de misère au service de la république. »

« Insensés ! car tous les hommes de février sont solidaires, et la trahison elle-même ne les sauverait pas des

vengeances implacables que leur tiennent en réserve les intérêts dépossédés. Ils sont tous perdus le jour où le faisceau populaire aura été rompu.

« Ne nous reprochez pas cette vengeance innocente de nos séances à la chambre des pairs ; c'est la seule que le peuple ait tirée des hommes qui faisaient fi de lui : tâchez seulement d'être aussi généreux que les barbares. Nous allons vous voir à l'œuvre.

« Salut et fraternité.

« LOUIS DURAND.

« L'un des ouvriers qui se sont assis dans les fauteuils de messieurs les pairs. »

AU MÊME.

5 juin.

Monsieur le Rédacteur,

Un journal aussi bien pensant que celui que vous venez de faire paraître, doit marcher la tête haute, au grand jour, sans redouter la violence des partis anarchistes ; car tout bon citoyen, tout honnête homme voudra le prendre sous sa protection immédiate.

Hier, pour ma part, au Club central de l'Épicerie, j'ai pris l'initiative pour appeler l'attention des honorables membres qui le composent sur le concours à accorder au journal *l'Époque*, abolisseur du socialisme ; titre courageux, qui, dès son début, force les rédacteurs à n'avoir pour asile que les places publiques, et pour correspondants que les murs des édifices.

Une pareille situation nous a parfaitement émus, et sur ma proposition, il a été unanimement décidé qu'une partie du rez-de-chaussée où se trouvent mes magasins, laissés disponibles par la mort des affaires commerciales, serait mise à votre disposition, aux frais de ce club, pour que l'administration de votre honnête journal y soit installée.

Ce qui nous a surtout décidés pour cet emplacement, c'est la proximité du poste de la garde nationale qui est en face de mes magasins. Il vous sera donc permis de poursuivre votre courageuse mission sous l'aile de la force publique, à l'abri de toute persécution et de toute surprise de la part des factions anarchistes.

Agréez, etc.

BOMBICHET,

Entrepôt de réglisse, rue des Lombards.

Le citoyen OCRE, épicier-droguiste, capitaine de la troisième légion, marguillier de la paroisse des Petits-Pères, à son neveu ODILON PINCHON, rédacteur en chef de *l'Époque*.

J'ai lu avec orgueil les deux premiers numéros de ton journal *l'Époque*. Tous les gens sages, honnêtes, bien pensants, applaudissent à l'heureuse résurrection de cet organe vigoureux de la politique modérée. Il fallait opposer une digue puissante aux débordements de la mauvaise presse depuis le 24 février ; tu l'as fait, je t'en félicite.

Selon moi, mon cher neveu, pas de tranquillité possible, tant qu'on n'aura pas rétabli la censure, le timbre, les cautionnements, la complicité morale, tant qu'on n'aura pas fermé les clubs et envoyé au Mont-Saint-Michel tous ces démocrates buveurs de sang qui se dissimulent sous le nom de républicains de la veille. Les républicains de la veille étaient des conspirateurs sous la monarchie. Or, qui a bu boira.

Ce n'est pas que j'aie grande confiance dans les membres du gouvernement, bien qu'ils ne soient pas républicains de la veille. La vérité est qu'ils ne sont républicains que du 24 février, et encore ne l'ont-ils été que vers cinq heures du soir, et à leur corps défendant.

Ces gens-là sont dangereux, vois-tu, je les soupçonne de chercher à ménager la chèvre et le chou.

Tu dis vrai, mon cher neveu, la société est entou-

rée d'embûches et de pièges. L'épée de Damoclès est suspendue sur sa tête ! Où allons-nous ? Comment arrêter l'effet de ces doctrines subversives qui traitent le commerce de vol organisé ? Prétendre qu'il faut augmenter la production pour que chacun devienne riche ! mais où serait le plaisir d'être riche s'il n'y avait plus de pauvres ? Vouloir que tous les ouvriers puissent être patrons, mais qui donc travaillera ? Est-ce qu'il ne tombe pas sous le sens que le jour où nous serons tous propriétaires, personne ne louera plus d'appartements. A quoi serviront des maisons qui ne rapporteront plus rien ? L'association ! voilà leur grand mot. Qu'ils aillent donc chercher des capitalistes, des propriétaires, des manufacturiers connaissant leur affaire, qui voudront associer leurs ouvriers, leurs commis, leurs garçons de boutique, aux bénéfices de leur entreprise ? Allons donc ! *Chacun pour soi, chacun chez soi*, comme tu l'as écrit en tête de ton journal : voilà les vrais principes. Reste dans cette voie, et les élections prochaines paieront ton dévouement à la cause de l'ordre.

Salut et prospérité.

Ton oncle,

OCRE.

Les apôtres du socialisme veulent, dit-on, organiser le travail... ils veulent que l'État garantisse du travail à tous les citoyens... Et d'autre part ils prétendent supprimer le vol et les voleurs.

Quelle inconséquence !!!

Supprimer le vol et les voleurs, c'est supprimer les magistrats, les juges, les avocats, les gendarmes, la police, etc., etc.... C'est réduire à la mendicité une foule de fonctionnaires, d'employés, préposés à l'ordre, à la sécurité publique, à la répression... C'est priver du fruit de leur labeur une masse de bons citoyens.

Non, non, jamais en France pareilles doctrines ne triompheront.

Vous voulez donner du travail, et vous commencez par anéantir les sources mêmes du travail.

Le vol et les voleurs sont des objets de première nécessité. Que serait donc une société sans méfiance, sans appréhension, sans serrures, sans murs de clôture, sans gendarmes, sans prisons... Quelle ignoble utopie ? Quelle absurdité !

En vérité, le dégoût s'empare de nous, en présence de pareilles théories.

Mais le bon sens public en fera justice.

Voici la définition de l'organisation du travail, faite au club des Républicains socialistes par un candidat, professeur de droit :

« J'entends par organisation du travail, la création « pour les travailleurs, de nouveaux organes, lesquels « organes se combinant avec les organes déjà créés pour « les autres classes de la société, produiront l'organisa- « tion du travail. » (Sic.)

(BEC-FIGUE.)

AYEZ DONC DES ENFANTS!!!

DRAME INTIME.

M. Cléophas Guinguet (rentier). Que lisez-vous donc là, mon fils ?

Adolphe Guinguet (étudiant en droit, rappelé en province par son père depuis l'accident de février). Une brochure sur l'organisation du travail, papa.

M. Cléophas Guinguet. Qu'est-ce que ça ? qu'est-ce que ça ?

Adolphe Guinguet. C'est un livre qui donne les moyens d'associer....

M. Cléophas Guinguet. Sacrebleu !!! vous êtes donc communiste, mon fils ?

Adolphe Guinguet. Socialiste, papa.

M. Cléophas Guinguet. Connu! socialiste, communiste; caporal, général; c'est tout un. Le Constitutionnel le dit, le Siècle le dit, l'Assemblée nationale le dit, l'Époque, l'Époque le dit! Mon fils.... vous êtes un polisson!!!

Adolphe Guinguet. Papa!

M. Cléophas Guinguet. Un misérable!!! Sont-ce là les principes que je vous ai fait sucer avec le lait? sont-ce là les préceptes que vous ont inculqués les citoyens Ducauroy, Duranton et Ortolan?

Adolphe Guinguet. Mais, papa.

M. Cléophas Guinguet. Sortez d'ici, M. Odilon; je vous déshérite; vous n'êtes pas mon fils, je ne suis pas votre père! Recevez ma malédiction!!!

N. B. Cette dernière apostrophe d'un père trop justement irrité est accompagnée d'un argument *à posteriori*.

Moralité. Voilà pourtant l'abîme épouvantable où nous entraînent les doctrines abominables de ces socialistes exécrables qu'une révolution... déplorable a fait surgir!!

Assemblée nationale des actionnaires de l'Époque.

Le comité de rédaction propose aux actionnaires de fixer les appointements du rédacteur en chef, président de l'assemblée, vu la dureté des temps, au chiffre modeste de 4.000 francs par mois. (Murmures.)

Un actionnaire râpé. — Cela fait bien de l'argent!

Un actionnaire bien mis. — Allons donc! un homme comme M. Pinchon! c'est pour rien. (Vive agitation.)

M. Odilon Pinchon prétexte un besoin, et s'éclipse. (Historique.)

Un membre du comité. — Messieurs, vous avez trop le sentiment des convenances (Assentiment général.) pour chicaner à notre illustre président la juste rémunération des services qu'il nous a déjà rendus, et de ceux qu'il pourra nous rendre plus tard. (Mouvement.)

L'actionnaire râpé. — Je propose 100 francs par mois.

Voix nombreuses. — Non, non, c'est indécemment!

L'administrateur. — Messieurs, notre état de caisse n'est pas brillant. Nous allons manquer de papier pour le journal. Faites attention.

L'actionnaire bien mis. — Il ne s'agit pas de cela, on en fera.

Il chante sur l'air connu : des Lampions! *Quat'mille francs! Quat'mille francs!*

Un actionnaire. — Mettons deux cents francs. (Où! non, non!)

Le chœur. — *Quat'mille francs! Quat'mille francs!*

Une voix timide. — Est-ce que la chose ne pourrait pas s'arranger à 300 francs? (Rumeurs.)

Le chœur, d'une voix formidable : *Quat'mille francs! — Quat'mille francs!*

Une voix triomphante. — Messieurs, pensez que M. Odilon Pinchon nous ouvrira ses salons tous les soirs. Il y aura du grog et des cigares. (Bravo! c'est cela.)

Une voix tonnante. — Un homme si ferme, si sûr! mettre sa paie aux enchères! C'est une honte. (Oh! ah!)

Le chœur : *Quat'mille francs! Quat'mille francs!*

Un actionnaire sanglotant. — Mettons un terme à ce triste et douloureux débat. (La clôture!)

On va aux voix. — Le chiffre de 4.000 francs est adopté.

M. Odilon Pinchon rentre et salue, il serre les mains aux membres du comité. (Attendrissement général. Tableau.)

PROJET DE LOI POUR LA VENTE DES ROUTES ET DES RUES.

Un ami de son pays nous communique le projet suivant, auquel nous nous rallions avec empressement :

« Le gouvernement s'avise de vouloir mettre les chemins de fer entre les mains de l'État. De quoi se mêle-t-il? Les chemins de fer sont entre les mains des particuliers, et ils y resteront, ou l'on dira pourquoi.

« L'Assemblée ne laissera pas porter cette atteinte au droit d'exploitation privée. Réactionnaire soit; mais on est actionnaire avant tout!

« Pour faire pièce aux misérables brouillons qui se croient bien forts quand ils ont prononcé le mot d'intérêt commun dans une question qui touche à tant d'intérêts individuels, je propose le décret suivant :

« Considérant que les routes et les rues sont une source de dépenses continuelles pour l'État, surchargent l'administration de détails infinis, et que leur entretien est un service mal fait ;

« Considérant que l'État a besoin d'argent, et qu'au lieu d'acheter, il doit plutôt songer à vendre ;

« Considérant qu'un grand nombre de citoyens se trouvent aujourd'hui sans travail, et qu'il est urgent de créer de nouveaux emplois ;

« Considérant que les affaires ne vont plus à la Bourse, ce qui est fort désagréable pour les habitués ;

« L'Assemblée nationale, après mûre délibération, décrète ce qui suit :

« Art. 1^{er}. — Les routes et les rues cesseront désormais de faire partie du domaine commun, et seront mises en vente par toute la France.

« Elles seront adjugées à des compagnies par lots de quatre kilomètres pour les routes, et de cent numéros de

maison pour les rues, sur soumissions cachetées, et au plus fort enchérisseur. Chaque pont formera un lot.

« Les adjudicataires auront la faculté de prélever à l'entrée de chaque lot, un droit de péage, dont le tarif sera déterminé par eux seuls.

« Que la Chambre vote ce décret, et je réponds de la reprise immédiate des affaires. Les millions endormis circuleront avec une rapidité incalculable, et la richesse du pays sera décuplée par cette immense création de valeurs.

« NICOLAS BACHOT,

« Entrepreneur de transports par eau. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette généreuse pensée. Il est incontestable que cette mesure hardie remplirait à l'instant même les coffres de l'État, jusqu'à déborder.

Le Pont-Neuf vaut à lui seul des millions.

Des considérations politiques de l'ordre le plus élevé viennent s'ajouter ici à la question d'argent.

A quoi bon dès lors une loi contre les attroupements?

La rue n'étant plus commune, nul n'aura le droit d'y faire halte sans la permission du propriétaire, sans compter que les anarchistes, qui n'ont pas toujours d'argent, ne pourront plus aller et venir à leur fantaisie.

Et le pavé, cette pierre d'achoppement de tous les gouvernements, le pavé des barricades, qui oserait y toucher? Respect aux propriétés! Il n'y aurait plus de révolution possible.

Enfin, et c'est là le plus grave, ceci prouverait péremptoirement aux socialistes qu'on ne veut pas de leurs idées; et ils finiraient peut-être par nous laisser tranquilles.

Le Banquet à 25 centimes.

M. Trouvé-Chauvel, qui est chargé en ce moment de toutes les mesures d'ordre à prendre dans Paris, s'entoure, dit-on, de précautions extraordinaires pour le fameux banquet à 25 centimes, qui doit avoir lieu dimanche prochain.

Le nombre des dîneurs étant infini, à ce qu'il paraît, et ces factieux n'emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants que pour cacher leur jeu, toutes les gardes nationales de France ont été convoquées.

Tous les régiments, artillerie, cavalerie, infanterie, soldats du train, sont en marche en ce moment sur la capitale. On assure que l'on a rappelé les troupes d'Afrique.

Quelques-uns même prétendent qu'on voulait emprunter un corps d'armée à la Prusse; mais cette assertion nous paraît sans fondement.

Il a été fortement question dans le conseil des ministres de miner les fortifications de Paris, sur lesquelles doit avoir lieu le banquet, et de faire sauter les anarchistes; mais on a renoncé à cette idée, dans la crainte que la secousse de l'explosion ne brisât les vitres des maisons du boulevard et de la rue de Rivoli.

Hier, dans le quartier Saint-Antoine, quelques-uns de nos crieurs, assaillis par des forcenés, au seul cri de : *Lisez l'Époque*, ont été forcés de se réfugier dans une patrouille de 60 gardes nationaux qui les ont protégés énergiquement contre cette atteinte à la liberté de la presse.

Chaque homme de la patrouille, y compris les caporaux, acheta un numéro de *l'Époque*, puis on permit aux vendeurs de crier le restant de leur collection des rangs même de la patrouille, à l'abri des baïonnettes, dans toute la circonscription de l'arrondissement parcouru. Grâce à ce secours inattendu, la vente de ces quelques numéros a pu défrayer notre caisse et nous permettre de continuer aujourd'hui notre croisade contre le socialisme.

Deux de nos crieurs, « dont une femme », se trouvant, par suite des mauvais traitements endurés pour la bonne cause, hors d'état de gagner leur vie avant un mois, une souscription en leur faveur sera ouverte dans nos bureaux.

Avis à nos abonnés futurs.

La correspondance Degouve-Denuncques, si sagace, si bien renseignée, adresse aux journaux des départements la note suivante sur *l'Époque* :

« *L'Époque* vient de faire sa réapparition dans un format qui représente à peu près le cinquième de son ancienne dimension. La rédaction actuelle rappelle à peu de chose près ses anciennes idées. Quant à l'organisation de ses bureaux, cette feuille croit devoir s'en abs-
« tenir, jusqu'à ce que, dit-elle, les tendances anarchiques aient complètement disparu, car il paraît que la liberté, « que nous ne saurions confondre avec la licence, lui inspire une timidité insurmontable. Le nom du gérant est « du reste d'une complète obscurité. »

(Journal du Havre.)

Politesse pour politesse, service pour service. *La Providence*, journal des peuples, nous accorde toutes ses sympathies. Elle déclare que parmi les journaux éclos depuis le 24 février, *l'Époque* tient le premier rang. Une

adhésion si complète nous flatte et nous honore. Nous comptons y répondre bientôt par une biographie détaillée de l'abbé O...., l'un des principaux rédacteurs de cet honnête journal.

LE FUSIL DE CHASSE.

BALLADE.

« Pierre, des balles, de la poudre!
Mon sabre et mon équipement!
Que ne suis-je armé de la foudre!
J'en finirais plus promptement.
Pour cette abominable race
Tout supplice sera trop doux...
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

— De bravoure aujourd'hui, mon maître,
Maître, d'où vous vient cet excès?
Les Turcs, les Cosaques peut-être
Vont envahir le sol français?...
— Un danger plus grand nous menace:
Les barbares sont parmi nous!...
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

— Maître, les loups, cette nuit même,
Ont ravagé tout le canton;
Ils ont, dans leur fureur extrême,
Dévoré mon plus beau mouton...
— Près de cette horde rapace,
Ce sont des agneaux que les loups...
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

Vois-tu ces monstres, dans la plaine,
Accourus du fond des forêts?

— Ce sont des hommes qui sans haine
Discutent de leurs intérêts.
— Pierre, châtions leur audace,
Et, pour les exterminer tous,
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups. »

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Nous avons trouvé la variante ci-après écrite au crayon sur quelques exemplaires de *l'Époque* affichés rue Montmartre : *Aneries socialistes*, lisez *l'Ane rit du socialisme*.

ANERIES SOCIALISTES.

Ne lisez pas l'abominable livre : *Les Juifs rois de l'Époque*, par A. Toussenet. Nous en extrayons le passage suivant :

DÉFINITION DU COMMERCE.

« Il existe trois ou quatre définitions très-célèbres du commerce.

« Montesquieu a dit : Les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.

« Fourier : Le commerce est l'art d'acheter 3 fr. ce qui en vaut 6, et de vendre 6 fr. ce qui en vaut 3.

« Jésus-Christ a dit aux marchands qui avaient établi leur boutique dans le Temple : La maison de mon père est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs....

« L'allégorie grecque est plus jolie et plus complète que ces diverses définitions. Les Grecs, ces merveilleux esprits qui s'entendaient si bien à peindre la vérité sous le voile de l'allégorie, qui disaient l'Amour fils de Vénus, et qui faisaient sortir Minerve tout armée du cerveau de Jupiter, pour exprimer que la Sagesse avait mission de combattre l'Erreur, les Grecs avaient placé sous le patronage du même dieu, l'Eloquence, le Commerce et les Voleurs; et ce dieu, leur Mercure Trismégiste, était en outre chargé de conduire les âmes aux enfers.

« Jésus-Christ, Fourier, Montesquieu, le Paganisme, c'est là un concours assez écrasant d'autorités contre la moralité du commerce.

« La nature, qui ne varie pas dans l'expression de ses sentiments comme l'homme, n'est pas moins cruelle que le Christ et l'antiquité grecque dans les emblèmes du commerce qu'elle nous offre.

« C'est l'araignée, cet admirable et saisissant emblème du boutiquier. Un insecte hideux, tout griffes, tout yeux, tout ventre, mais qui n'a point de poitrine, c'est-à-dire de place pour le cœur! — L'araignée tend sa toile comme le trafiquant sa boutique, dans tous les lieux, dans tous les passages où il y a des mouches ou des chalandes à prendre — Elle se retire dans une espèce d'antré noir pratiqué au fond de son réseau et d'où elle voit tout ce qui se passe en dehors, comme le trafiquant dans son arrière-boutique derrière son judas (un nom juif). — Elle construit son piège de telle sorte qu'elle est avertie de la moindre visite par l'ébranlement général de sa toile, comme le boutiquier par les sonnettes dont toutes ses portes et toutes ses fenêtres sont garnies. — L'araignée ne rejette le cadavre de sa victime qu'après lui avoir sucé tout le sang, à l'instar du marchand qui ne renvoie sa pratique qu'après lui avoir soutiré tout l'argent de sa bourse. — Il y a des araignées venimeuses, comme il y a des débitants de vin et de thé qui empoisonnent leurs marchandises. — Enfin, dans cette espèce, les gros mangent les petits! (Messageries, chemins de fer, concurrence anarchique.)

BERNARD.

Paris. — Imprimerie CLAYE et TAILLEFER, 7 rue Saint-Benoît